

Synthèse

CHRISTOPHE FOUREL

NATHALIE SARTHOU-LAJUS

JÉRÔME VIGNON

CHRISTOPHE FOUREL*

En guise de mots conclusifs, je vous propose une courte réflexion qui m’a été inspirée au fil de ces trois jours de participation et d’implication à cette session. Cette réflexion se veut une invitation à la vigilance pour que puisse perdurer notre émerveillement devant nos facultés humaines. Car nous en sommes tout d’abord émerveillés. J’ai donc articulé cette courte réflexion autour de quatre mots abondamment utilisés ces derniers jours : les mots intelligence, accélération, idéologie et critique.

Intelligence

Ce mot a traversé de part en part nos échanges et nos réflexions. Souvent en effet, il a été question de systèmes intelligents, de machines intelligentes, de maisons intelligentes, d’intelligence artificielle. Jusqu’au mot anglais *smart*

* Christophe Fourel, pilote de la session, est économiste au ministère des Affaires sociales et de la Santé.

qui est d'ailleurs le titre du livre de Frédéric Martel et qui se loge aussi dans nos poches sous la forme de smartphone.

Mais de quelle « intelligence » parlons-nous ? N'y a-t-il pas un certain dévoiement du mot « intelligence » ? N'avons-nous pas tendance à oublier que l'intelligence est inséparable de la vie affective : de nos besoins, de nos désirs, de nos craintes, de nos espoirs, de nos sentiments, de nos émotions ? En leur absence, la faculté de juger, celle d'anticiper, celle d'interpréter ou encore celle d'ordonner fait défaut. Il ne reste alors que la faculté d'analyse, de calcul et de mémorisation : c'est-à-dire l'intelligence-machine. Le développement des connaissances technoscientifiques, cristallisées dans la machinerie du capital, a-t-il véritablement engendré une société de l'intelligence ? Il me semble que la grande majorité de nos concitoyens connaît de plus en plus de choses, mais en sait et en comprend de moins en moins. Il y a donc là un défi.

Accélération

Le titre du livre très stimulant de Pierre, *La Transition fulgurante* est très évocateur à ce sujet. Nous vivons dans un temps tellement rapide que nous ne sommes plus en capacité de vivre les évolutions qui perturbent nos systèmes d'analyse, nos systèmes de valeur et donc notre capacité à nous orienter. La technoscience produit un monde qui dépasse et contrarie le corps humain par les conduites qu'il en exige, par l'accélération et l'intensification des réactions qu'il sollicite. Les humains semblent être devenus des « goulots d'étranglement » pour la circulation et le traitement des informations et des connaissances. Ce qui conduit à évoquer la sombre perspective d'un homme devenu obsolète ! Cette perspective fait dire au philosophe Harmunt Rosa : « L'accélération sociale mène à des formes d'aliénation sociale sévères et observables empiriquement qui peuvent être vues comme le principal obstacle à la réalisation de la conception moderne d'une "vie bonne". »

Idéologie

C'est bien cette idée de l'obsolescence de l'homme que porte en elle l'idéologie du posthumanisme. Cette idéologie prospère dans un contexte où des masses financières colossales sont en jeu. L'influence des multinationales et des oligopoles du numérique sur le progrès techno-scientifique est considérable. Il me semble que le projet posthumaniste considère que l'évolution

biologique de l'homme est une impasse et que le développement de l'intelligence sur une base technologique est imposé par la loi de l'évolution. Selon cette idéologie, pour assurer sa préservation, l'homme doit être prolongé par la machine : c'est la figure du cyborg ou de l'homme augmenté. En même temps, la technologie est en capacité de garder la vie presque indéfiniment. Jusqu'à quel moment, alors, peut-on encore considérer que l'être humain n'est plus vivant, mais est devenu l'extension de la machine ?

Ce projet nourrit ce qu'on pourrait appeler – à la suite de mon ami Aurélien Berlan¹ – le fantasme ou l'illusion de la délivrance, définis comme le dépassement radical des maux liés à la condition humaine sur terre. C'est cette radicalité qu'il faut combattre si nous voulons que le progrès demeure désirable par le plus grand nombre.

Je pose donc la question : voulons nous ce que nous faisons ? On peut même encore aller plus loin dans cette interrogation : pouvons nous encore vouloir ce que nous faisons ? Ces questions renvoient à celle de notre liberté. Nous devons en effet pouvoir continuer à habiter le progrès.

Critique

Si on suit en effet le raisonnement précédent, alors il me semble urgent de réhabiliter pleinement la critique de la technique comme ont pu le faire à la fin du siècle dernier des auteurs essentiels comme Herbert Marcuse, Jacques Ellul ou encore Ivan Illich – pour ne citer que ces trois-là. L'avenir de la société technologique dans laquelle nous sommes plongés *de facto* n'est pas écrit. Il est comme une page blanche : il nous appartient de donner forme et d'orienter ce récit.

Il n'y a pas de déterminisme technologique si nous favorisons l'amplification d'un processus de démocratisation de la technique et de la science pour lequel existe déjà une myriade d'initiatives (comme nous avons pu en voir et en entendre ici) grâce aux usagers-innovateurs, aux militants-experts des sciences citoyennes, aux hackers, etc. Cette réappropriation de la technique par sa critique est la condition pour ne pas céder à la fascination pour la technique qui est le revers d'une mésestime de soi et de notre humanité. Faisons en sorte de ne pas déléguer ce pouvoir à l'expertocratie, mais faisons valoir les bienfaits de l'autolimitation. Donnons nous la capacité de créer et d'habiter

1 Aurélien Berlan est agrégé et docteur en philosophie, auteur de *La Fabrique des derniers hommes. Retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber*, La Découverte, 2012.

les imaginaires du futur, je veux dire ceux de la vie bonne. Il s'agit de se réconcilier avec notre finitude et nos faiblesses. Alors l'intelligence sensible et la spiritualité demeureront le sol ferme de nos convictions et de notre espérance en l'avenir pour l'humanité.

NATHALIE SARTHOU-LAJUS*

Je dois reconnaître que ces rencontres des Semaines sociales sont enthousiasmantes. Sur le sujet des technologies, qui exige une réflexion transversale, le pari est réussi. Pour appréhender les technosciences, il faut de l'interdisciplinarité, une convergence des savoirs. Je salue la place que vous avez accordée aux artistes, aux romanciers. Alain Damasio a parlé de bataille des imaginaires et nous avons besoin des artistes pour nous aider à discerner la part des peurs et des fantasmes, pour introduire également une dimension un peu ludique.

Le problème principal est la fragmentation des savoirs et des pratiques, car nous avons le sentiment désagréable que, finalement, nous subissons ces évolutions, qu'elles s'imposent à nous et que nous n'avons pas réellement le choix, ce qui empêche toute évaluation éthique de leurs effets et impacts, qu'ils soient positifs ou négatifs. Ou, pire encore, que ces évolutions seraient des processus autonomes et positifs qui n'auraient besoin d'être ni questionnés, ni évalués, ni discutés. Ces rencontres nous aident à sortir de l'innovation technologique-spectacle, qui a de quoi nous rendre méfiants. Cette innovation technologique a tendance à se mettre en scène, notamment par la proposition de nouveaux gadgets que l'on nous presse d'adopter sans nous interroger sur les questions politiques et éthiques qu'elle soulève. Je me méfie des technologies-spectacles qui nous rendraient spectateurs médusés et consommateurs un peu bêtes plutôt qu'acteurs réfléchissant sur le sens de ces évolutions.

Dans *La Société du spectacle*, Guy Debord dénonçait la transformation de la politique et du capitalisme en immense accumulation de spectacle. Dans l'actuelle domination des nouvelles technologies sur tous les aspects de la vie sociale, quelque chose apparaît qui semble spectaculaire, comme le danger d'une nouvelle forme de concentration de pouvoir qui se diffuse et s'introduit dans tous les milieux publics et privés de la société. Le fait de comprendre

* Nathalie Sarthou-Lajus est philosophe, rédactrice en chef adjointe de la revue *Études*.

comment ce système d'innovation opère permet d'agir sur lui au lieu de le subir, il permet de redevenir acteur. C'est ça, au fond, résister, ce n'est pas refuser les nouvelles technologies, mais refuser de troquer sa dignité humaine et civile contre le spectacle qui investit tout l'espace social.

Je retiendrai de cette session que les technologies ne sont pas simplement des outils mais des milieux de vie dans lesquels nous baignons. Elles sont porteuses d'intentions qui parfois s'ignorent et qu'il importe de décrypter. Elles sont foncièrement ambivalentes : elles enrichissent nos façons de faire expérience et introduisent aussi une forme de dépérissement, comme tout progrès. Il n'y a aucun progrès sans perte, c'est une dimension à assumer, ce qui nous permet de sortir d'une position un peu idolâtrique ou sacralisante. Ce rapport ambivalent – enrichissement et appauvrissement – rejoint des critiques assez anciennes du progrès. Un penseur comme Walter Benjamin dans *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, rédigé en 1936, nous avertissait déjà de cette ambivalence : un accès plus large au monde, mais une perte de la présence réelle, de l'incarnation ; une extension des réseaux et des connexions, mais une perte de profondeur de la relation ; une augmentation de formes de proximité, d'immédiateté, mais une perte de la transcendance.

En ce sens, le discours politique de Madame Aubry m'a paru d'une grande sagesse, entre enthousiasme et vigilance, nous rappelant que le monde technologique est en phase avec le capitalisme. Or, l'un et l'autre relèvent de la même logique du « toujours plus » et nous exposent à un risque de démesure.

JÉRÔME VIGNON*

Je reprendrai pour conclure, après les synthèses de Christophe Fourel et de Nathalie Sarthou-Lajus, l'expression de l'action de grâce que l'on a entendue de la part de certains participants à l'issue de notre première journée, au terme des voyages apprenants.

Oui, je veux rendre grâce, remercier d'abord pour l'engagement de toutes les équipes qui ont fait de cette 89^e rencontre des SSF un événement exceptionnellement riche, chaleureux et par moment enthousiaste. Merci à Pierre Giorgini et à ses collaborateurs, en particulier les équipes de Geneviève Branquart, de Thierry Sobanski pour l'informatique, de Guillaume Leroy pour

* Jérôme Vignon est président des Semaines sociales de France.

la wiki-radio. Merci à toute l'équipe des Semaines sociales du Nord-Pas de Calais, au premier rang de laquelle leur président Denis Vinckier ainsi que Luc Pasquier.

Ce merci, il va de soi également à l'équipe parisienne des SSF, animée d'abord par Jean-Pierre Rosa, puis par Hugues d'Hautefeuille. Merci au groupe de préparation dirigé par Christophe Fourel, dont la scénographie particulièrement audacieuse et innovante laissera une trace définitive dans notre manière de vivre et d'organiser les futures Semaines sociales. Merci à tous les bénévoles qui se sont multipliés pour nous rendre familier le dédale de l'université.

Porté par l'élan de cette session qui s'achève, je vous invite à noter d'ores et déjà le thème des Semaines sociales de l'an prochain. Nous y prendrons la mesure des ressources spirituelles qui émanent des sagesse, des cultures et des religions du monde pour insuffler une vision neuve de la mondialisation. Elles se tiendront à la Maison de l'Unesco et reprenez bien la date car elle est exceptionnellement avancée aux 2, 3 et 4 octobre 2015.

Parvenu au terme de notre aventure, je ne puis oublier que, déjà avec l'encycliclique *Rerum Novarum*, mais aussi de loin en loin, comme au début des années soixante ou après la fin du communisme, le christianisme a dû, comme nous l'avons fait au cours de ces trois journées, se mesurer aux ébranlements profonds en train de remodeler l'organisation commune et les valeurs dominantes de nos sociétés sous couvert de changements techniques ou économiques.

Reconnaissons-le cependant, le changement porté par les technosciences paraît bien être d'une portée historique incomparable. Pourtant, si quelque chose semble permanent entre les défis d'hier et ceux d'aujourd'hui, c'est bien l'ambiguïté, l'ambivalence des visages du progrès, selon l'expression de Frédéric Rogon.

Selon l'exposé fondateur de Pierre Giorgini, il y a bien d'un côté l'apparition de nouvelles formes de relations sociales propres au mode maillé coopératif. Elles annoncent des réponses nouvelles aux impasses d'une économie exclusivement marchande, exclusivement concurrentielle, en ouvrant un espace à la gratuité et à la coopération. Mais de l'autre, particulièrement dans le contexte de repli individualiste et de peur de l'autre que nous connaissons, ces relations sociales nouvelles peuvent aussi bien verser dans une forme de soumission volontaire. Il y a bien, d'un côté, pour tout un chacun, une possibilité d'être responsable, dans chacun de ses actes, d'une parcelle visible du

bien commun. Mais de l'autre, même sans recourir à l'épouvantail du trans-humanisme, les séductions ordinaires de la technoscience (Flore Vasseur) instillent une défiance fondamentale à l'égard de l'homme. Ce qui n'a rien de nouveau. Déjà le libéralisme économique à l'état pur professait que l'homme devait se soumettre aux lois de l'économie.

C'est cette ambivalence que chacun peut percevoir qui met au défi la sagesse des religions. Le défi des technosciences est d'abord un défi spirituel. Je voudrais dans cette finale marquer en quoi le religieux à partir de l'expérience qui lui a été donnée de l'humain, recèle des réponses, des repères, une réserve de courage et de volonté pour suivre ce que Pierre Giorgini appelle le tiers chemin : ni déni, ni idolâtrie.

À l'imaginaire appauvri de technosciences auto-suffisantes, le christianisme oppose d'abord une vision infiniment plus riche, infiniment plus prometteuse, celle d'un homme vivant, en Jésus-Christ ressuscité. Aucun déterminisme ni économique, ni social, ni scientifique ne saurait priver l'homme d'aujourd'hui de sa capacité créatrice, de son aptitude à orienter son destin. C'est un abus du langage que d'opposer intelligence des machines produites par le cerveau des ingénieurs et l'intelligence humaine. Co-créateur, l'homme d'aujourd'hui est en capacité de donner visage humain à son avenir et ce n'est déjà plus construire un avenir humain que de consentir à ce que les avancées des sciences ne bénéficient qu'à quelques-uns ou servent à la domination de quelques autres. Exclusion sociale et effets de domination sont déjà deux critères, deux repères par lesquels il faut interroger les soi-disant déterminismes technoscientifiques.

Mais comment faire prévaloir cette vision dont la dignité humaine reste le centre ? La ressource religieuse donne ici des repères d'éthique sociale et le courage de les mettre en œuvre. Le christianisme offre bien une ressource d'éthique sociale face à l'ambivalence de la technoscience. Je suis frappé par le parallélisme des analyses, quasi sociologiques, introductives à l'encyclique *Mater et Magistra* (1961) et de celles que nous avons pu faire au cours de cette session, particulièrement dans le temps des ateliers consacrés aux changements relationnels (transmettre, échanger, gouverner, vivre, entreprendre ... demain).

Aujourd'hui comme au temps de *Mater et Magistra* on assiste à de nouvelles formes de « socialisation », c'est-à-dire d'interactions sociales. Sauf que celles d'aujourd'hui ne sont pas tant destinées à ouvrir des droits qu'à

donner à tout un chacun de nouveaux pouvoirs et de nouvelles responsabilités ; celles d'aujourd'hui ne s'accompagnent pas d'un renforcement des règles imposées par les pouvoirs publics, mais servent au contraire à les subvertir. La priorité centrale du christianisme donnée au bien commun ne supprime pas ici l'exigence de se doter de règles fortes, contraignantes pour maintenir cette boussole. Que l'on songe en particulier au renforcement des politiques de concurrence destinées à lutter contre les abus de position dominante, les inégalités de puissance issues de distorsions fiscales et sociales. Ce qui est nouveau, c'est que ces règles doivent, plus que jamais, devenir internationales et d'abord européennes. Et ce qui est révolutionnaire, c'est que la construction de règles efficaces doive désormais faire appel à la compétence des communautés soumises à leur influence. Non seulement le principe de subsidiarité, mais aussi les principes de coopération et de solidarité inspireront les nouvelles architectures juridiques. C'est ce qu'on pourrait appeler une subsidiarité active.

Enfin le christianisme est-il, peut être même avant toute chose, une espérance, c'est-à-dire une réserve de courage et d'audace pour se projeter en avant, voyant comme aimait à l'écrire Péguy ce qui n'est pas encore, et agissant en anticipation de ce qui ne se fait pas encore. Animés de cette espérance, nous sommes capables de vivre avec les technosciences, de nous ouvrir à la créativité qu'elles peuvent libérer, et être en même temps capables de nous déprendre de la volonté de puissance pour laisser place à la seule volonté de développement. Développement humain, c'est aujourd'hui comme au temps de *Populorum Progressio* le mot charnière. Il nous renvoie à l'essence même du christianisme qui donne, comme le suggère le Pape François, la priorité au temps plutôt qu'à l'espace, à la montée de l'humain plutôt qu'à la conquête des territoires. D'où la justesse des images qui ont convergé ce matin pour restaurer notre rapport au temps.

L'ombre du grand Teilhard planait donc sur notre rencontre et pas seulement dans le bâtiment qui porte son nom. Que son esprit visionnaire, sa confiance dans la grande convergence entre l'en-avant d'une science humanisée et l'en-haut d'une humanité réconciliée en la promesse divine éclaire votre route et fasse de vous les ambassadeurs de cette session, selon l'imaginaire de l'homme intégral.